

## CHAPITRE VI

### Nature de l'impression du beau.

Tandis que l'essence de la réalité objective du beau semble à la plupart se dérober à l'examen et rester cachée dans les abstractions de la métaphysique, les effets du beau, l'impression qu'il produit sur nous s'imposent à l'attention de tous. Ce côté subjectif prend une telle importance pour les disciples de Hume et de Kant qu'il devient le tout de la beauté; elle est pour eux tout entière dans les facultés de qui la contemplant.

Sans aller jusqu'à cette négation de l'existence du beau en lui-même, beaucoup d'auteurs parmi les modernes n'en étudient guère que les effets. Nous pouvons leur accorder que, si la réalisation de certaines conditions objectives est essentielle à l'existence du beau, la connaissance de ces conditions

n'est pas nécessaire pour en ressentir l'impression, en jouir et en raisonner. Caractérisons cette impression et précisons-en la nature.

D'après Schiller et Spencer, la beauté c'est la propriété que peut avoir un objet d'exciter *l'instinct de jeu* <sup>(1)</sup> dans nos facultés représentatives. Nous avons — disent-ils — deux modes d'activité, le travail et le jeu. Le travail poursuit un certain but comme fin, le jeu au contraire se prend lui-même comme fin. L'impression esthétique est analogue au *plaisir du jeu*. « L'instinct qui inspire l'art — reprend J. Milsand — est un instinct de jeu. Nous sommes artistes quand nos facultés s'ébattent; quand au lieu d'être attelés comme des chevaux de trait à un propos délibéré, elles s'enivrent en nous du plaisir d'exercer leurs forces, de s'abandonner à leurs seuls entraînements et que par là même elles ne révèlent que mieux leur nature <sup>(2)</sup>. »

Cette théorie jouit actuellement d'une grande faveur dans l'enseignement officiel <sup>(3)</sup>. Cependant M. Guyau, dans ses *Problèmes d'esthétique contemporaine*, se demande jusqu'à quel point elle est fondée. De fait, cette théorie est, en grande partie, pure fantaisie sinon erreur manifeste. Le plaisir du jeu est souvent intéressé, celui de l'impression du beau, jamais; les facultés représentatives ne sont pas seules en mouvement par l'impression du beau, les facultés affectives en éprouvent un délicieux reten-

(1) *Spiel-trieb* pour Schiller; *play-impulse* pour Spencer.

(2) J. Milsand, *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1861, p. 914.

(3) Boirac : *Cours de philosophie*, p. 178.

tissement <sup>(1)</sup>; la contemplation du beau, la poursuite de l'idéal, quoi que puisse dire J. Milsand, est loin d'être un jeu, c'est souvent un travail, délicieux, je le veux bien, mais encore un travail.

Mieux inspirés que Schiller et Spencer, le P. J. Jungmann et le D<sup>r</sup> Alb. Stöckl <sup>(2)</sup> nous donnent une idée vraie du beau et de son impression. Pour eux, la beauté est la perfection des êtres devenant pour l'esprit objet d'amour et de jouissance, à la seule condition d'être connue.

Grâce à tout ce qui précède, nous pouvons offrir une définition de l'impression encore plus précise et plus simple. *L'impression du beau est la jouissance de la perception de l'ordre en sa splendeur.*

Cette définition fait remonter de l'effet à sa cause, rattache étroitement l'impression subjective à la réalité objective, met par là l'unité dans les études esthétiques; enfin, et c'est là l'essentiel, elle renferme le genre prochain et la différence spécifique de l'objet à définir.

L'impression du beau appartient incontestablement à la classe des impressions agréables, *c'est une jouissance*, tout ce qui est beau plaît. Cette jouissance que donne le beau tient de l'admiration, elle est un

(1) Avec un peu plus de logique, les auteurs que nous réfutons eussent évité cette méprise. Pour eux les phénomènes affectifs ont pour caractère distinctif d'être agréables ou pénibles; du moment qu'ils signalent comme agréable l'impression du beau, ils l'attribuent, au moins en partie, aux facultés affectives.

(2) P. J. Jungmann, *Aesthetik*; D<sup>r</sup> Alb. Stöckl : *Grundriss des Aesthetik*.

épanouissement de l'âme, car le beau, nous l'avons vu, convie toutes les facultés et puissances de l'âme comme à un festin où tout est fait pour les charmer, par la joie de se sentir évoluer dans le sens de leur perfectionnement. Ce qui nous fait jouir de la vue ou de l'audition d'une œuvre, c'est la proportion, l'harmonie de cette œuvre avec notre œil, notre oreille, notre intelligence; c'est la correspondance de l'objet avec le sujet, ils sont faits l'un pour l'autre : la raison pour l'ordre, l'homme pour le beau.

« La joie esthétique est profonde, elle n'effleure pas seulement la surface de l'âme comme le plaisir des sens; elle y pénètre, elle s'y fixe, et de temps en temps, réveillée par le souvenir, elle y verse de fraîches délices... Ce plaisir croît dans la même proportion que la beauté qui l'excite; pareillement l'affection ou la sympathie esthétique est proportionnée à la beauté des objets qui la font naître <sup>(1)</sup>. »

« Il n'y a aucun homme qui, en face de la beauté que sa nature et son éducation le rendent capable de sentir, ne subisse un charme qui le domine et n'éprouve cette délicieuse stupeur que donne l'admiration, cet épanouissement intérieur que nous nommons la joie <sup>(2)</sup>. » Nous disons « en face de la beauté que sa nature et son éducation le rendent capable de saisir »; en réalité, c'est beaucoup plus à l'éducation qu'à la nature qu'il faut s'en prendre si le beau, où qu'il soit, n'est pas toujours senti, car

(1) Ch. Lévêque, *la Science du beau*, 2<sup>e</sup> édit., p. 99 et 103.

(2) M<sup>re</sup> Gay, *Vertus chrét.*, t. II, p. 309.

le sens de la beauté est un des caractères constitutifs de notre nature, et, s'il paraît plus ou moins en déficit, c'est qu'il est atrophié, faute de culture et d'exercice. Pour toute personne dont les facultés ont été cultivées, le beau saisit, fascine, captive, ravit l'âme à elle-même. Celle-ci, loin de regretter cette domination délicieuse, s'y complait; loin de cacher sa joie, elle sent le besoin de la dire, de lui faire trouver un écho; loin d'en rougir, elle en est fière et heureuse. Aussi bien il n'y a pas de jouissance plus noble soit pour l'intelligence, soit pour la volonté et le cœur; elle naît de la perception de l'ordre en sa splendeur: cette origine suffit à la distinguer de toute autre.

Si parfaite que soit la définition que nous venons d'exposer, quiconque est imbu de l'enseignement officiel, préférera voir la jouissance esthétique caractérisée par sa nature plutôt que par sa cause. Donnons-lui satisfaction.

*La jouissance esthétique est la jouissance purement intuitive.*

Développons cette nouvelle définition. D'abord, l'épithète *intuitive* s'applique exclusivement à la vue intellectuelle et jamais à la perception organique. Dès lors, dire que la jouissance du beau est intuitive, c'est la distinguer de toutes celles qui s'adressent aux sens et non à l'intelligence. Les choses belles sont agréables à voir ou à entendre, mais tout ce qui fait plaisir à voir ou à entendre, — par exemple, un plat d'huîtres ou le sifflet du départ

après un long arrêt en wagon, — n'est pas beau pour cela. A plus forte raison nous nous éloignons de la pensée de M. Guyau voulant faire consister le beau « dans la conscience de la vie non entravée <sup>(1)</sup>, » comme si tout ce qui donne du bien-être, tout ce qui est agréable pouvait se confondre avec le beau. « L'erreur la plus faite pour éteindre le véritable sentiment du beau est celle qui confond ce qui plaît aux sens et ce qui plaît à l'intelligence <sup>(2)</sup>. »

Ensuite, une jouissance intuitive dit une jouissance *immédiate*. On distingue en effet deux manières de connaître, l'une intuitive, l'autre discursive. Dans le premier mode, l'intelligence atteint directement son objet, sans détour ni intermédiaire. Ce mode appartient en propre à la nature angélique, l'ange saisit de suite dans chaque objet, sans délai ni circuit de pensée, tout ce que sa pénétration peut y saisir <sup>(3)</sup>. Dans le mode discursif, l'intelligence n'atteint son objet que par le circuit et l'intermédiaire de la réflexion; ce que l'intuition saisit d'un regard, le raisonnement n'y parvient que par des considérations ou déductions successives <sup>(4)</sup>. Ce dernier mode est le partage de la nature humaine. Notre connaissance est habituellement discursive; c'est la loi de notre raison, elle raisonne. Je dis habituellement, je devrais ajouter ici-bas, car au

(1) M. Guyau, *Problèmes d'esthétique contemporaine*, p. 75.

(2) J. de Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon*, t. II, chap. VII.

(3) Cf. D. Thomas, *Sum. th.*, I<sup>a</sup> p., q. 58, a. 3, ad 4<sup>um</sup>.

(4) Cf. G. Longhaye, *Théorie des belles-lettres*, 1881, p. 10-11.

ciel il nous sera donné de voir Dieu, non plus comme sur cette terre dans le reflet que nous offrent les créatures, mais directement, face à face. Actuellement même nous ne sommes pas sans avoir quelque part à l'intuition <sup>(1)</sup>. La conscience psychologique que l'âme a d'elle-même, de ses états, de ses opérations, qu'est-ce, sinon une connaissance intuitive ou immédiate, qui accompagne l'exercice de nos facultés?

La jouissance du beau nous vient, elle aussi, dans une certaine mesure, de l'intuition de la beauté. Parfois le mot est employé au figuré, on parlera d'une intuition de génie alors qu'il s'agit simplement d'une déduction plus rapide; le joueur d'échecs peut combiner à l'avance plusieurs coups; le philosophe embrasser en un instant toute une série de conséquences; ils ont couru où les autres se traînent, leur raison a été merveilleusement prompte, mais force lui a été de passer par les étapes du chemin <sup>(2)</sup>. Ici, à l'égard du beau, c'est au sens propre du mot que nous qualifions la jouissance esthétique d'intuitive. Souvent il nous suffit d'être en face du beau pour en être saisis, ravis; d'autres fois ce n'est qu'à la suite d'un examen, d'une étude plus ou moins laborieuse. Aussi longtemps que nous sommes dans ce travail de considération et de

(1) « La connaissance discursive serait elle-même impossible, si notre intelligence ne pouvait saisir sans raisonner quelques vérités qui sont comme le germe et le principe de toutes les autres. C'est dans cette faible intuition que notre esprit participe, quoique à un degré inférieur, au mode de connaissance propre aux anges. » P. Liberatore : *du Composé humain*, chap. v, 3.

(2) Cf. G. Longhaye, *Théorie des belles-lettres*, liv. I, chap. 1, 4.

réflexion, nous approchons de la connaissance du beau, mais nous n'en jouissons pas; la jouissance esthétique proprement dite n'a lieu qu'au moment où en dehors de tout raisonnement, la beauté se révèle à notre intuition. Il en est du beau comme du diamant, on n'en jouit qu'autant que la taille l'a mis à même de révéler son éclat et son rayonnement, alors il suffit de le voir.

Nous l'avons dit plus haut, c'est Helmholtz qui a mis le mieux en évidence le caractère intuitif de la perception du beau. Il se résume lui-même dans ces trois lignes déjà citées et dont la portée s'impose : « L'intuition inconsciente n'est pas dans l'action du beau sur notre esprit un accessoire qui peut être ou ne pas être, elle est au contraire précisément le point capital <sup>(1)</sup>. »

La nature intuitive de la perception du beau a été soutenue dès l'antiquité par Plotin et les néoplatoniciens; c'était la conséquence de leur système. De nos jours l'accord se fait de plus en plus sur ce point. Nous lisons dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* : « La perception du beau est immédiate, c'est une intuition <sup>(2)</sup>. » Ce n'est — dit A. Schopenhauer — ni par la perception sensible, ni par l'intelligence scientifique ou le raisonnement que la beauté se révèle à nous, c'est par une sorte d'intuition <sup>(3)</sup>. » — « Ce qui fait l'harmoniste en

(1) Voir plus haut, même livre, chap. II.

(2) Franck, *Dict. des sc. philos.*, *Beau*, article de Ch. Bénard.

(3) Art. Schopenhauer, *Metaphysik des Schönen. Die Welt as Wille und Vorstellung*. Cf. J. Bascons, *Aesthetics of the Science of Beauty*, p. 95.

musique, — déclare M. Sully-Prudhomme, — ce qui fait le coloriste en peinture, c'est une aptitude à résoudre par intuition et d'emblée les mêmes problèmes que le savant se charge de mettre en équation <sup>(1)</sup>. »

C'est encore l'idée d'intuition que l'on trouvera au fond des propositions suivantes : « L'âme trouve dans le beau la connaissance de la plus grande somme d'idées dans le plus court espace de temps » (Hemsterhuis); « Le beau est ce qui produit le maximum d'émotion avec le minimum de dépense » (Grant Allen); « Le maximum d'exercice avec le minimum de fatigue » (É. Rabier).

La beauté est comme la lumière du soleil; du moment que les nuages qui en voilent la face sont dissipés, il suffit que les yeux soient ouverts, on jouit immédiatement de la clarté du jour. L'impression du beau sera, en général, d'autant plus soudaine que la part faite à l'élément sensible sera plus considérable.

Un dernier trait de la jouissance esthétique, c'est qu'elle est *purement* intuitive; en elle la volonté n'a pas plus de convoitise que l'intelligence n'a de travail <sup>(2)</sup>.

Baumgarten s'est trompé en soutenant que l'effet du beau est à la fois de plaire et d'exciter un désir, *Wohlgefallen und Erregung eines Verlangens*. Kant (nous aimons à le constater) n'hésite pas à formuler la proposition contradictoire : « L'impression de la

(1) M. Sully-Prudhomme, *l'Expression dans les beaux-arts*, p. 7.

(2) Voir plus haut, même livre, chap. iv.

beauté — dit-il — est avant tout un plaisir sans désir. » *Vergnügen ohne Begehren*. Hegel dit de même : « La contemplation du beau est quelque chose de libéral, elle laisse l'objet dans son indépendance et n'éprouve aucun besoin de le posséder ou de s'en servir <sup>(1)</sup>. »

M. Guyau a beau écrire : « Rien de plus inexact que cette entière opposition établie par Kant et l'école anglaise, comme par Cousin et Jouffroy, entre le sentiment du beau et le désir : ce qui est beau est désirable sous le même rapport <sup>(2)</sup>. » C'est un égarement gratuit. Toute intelligence saine dont le sens du beau n'est pas perverti, dira, non seulement avec Kant et ses disciples, mais avec saint Thomas et toute l'école philosophique : « A l'égard du bien, il n'y a que la possession qui puisse apaiser les désirs de l'âme; à l'égard du beau, la contemplation suffit et l'âme s'y repose <sup>(3)</sup>. »

La jouissance esthétique n'a pas d'autre but qu'elle-même. Tout plaisir lié à la satisfaction d'un besoin physique, intellectuel ou moral est étranger à la jouissance du beau, car il a un but hors de lui-même.

Le désintéressement étant essentiel à la jouissance esthétique, on en a conclu l'opposition du beau et de l'utile; mais, répétons-le, on a été trop loin dans cette conclusion; l'opposition n'est ni si complète ni si radicale. On prétend que le mot « beau » appli-

(1) *Esthétique*, t. I, p. 87.

(2) M. Guyau, *Problèmes d'esthétique contemporaine*, p. 27.

(3) *De ratione boni est quod in eo quietur appetitus; sed ad rationem pulchri pertinet quod in ejus aspectu seu cognitione quietetur appetitus.* — D. Thom., *Sum. theol.*, 1<sup>o</sup> II<sup>o</sup>, q. 27, a. 1, ad 3<sup>um</sup>.

qué à un chêne par un marchand de bois, à un bœuf par un boucher, à une récolte par un cultivateur, n'est jamais pris au sens propre. Il y a là une erreur. Ce marchand de bois, ce boucher et ce cultivateur ne sont pas tellement rivés au calcul de leur intérêt personnel, qu'ils ne puissent admirer d'une façon désintéressée la splendide réussite d'une culture ou d'un élevage. Pourquoi seraient-ils insensibles à cette beauté intelligible? *Le beau n'est opposé à l'utile qu'autant que l'intérêt personnel est envisagé dans l'utilité.* Une invention, une découverte peut m'apparaître fort belle en raison même de son immense utilité<sup>(1)</sup>; elle me donne une vraie jouissance esthétique aussi longtemps que je fais abstraction de mon intérêt personnel; sitôt que j'en tiens compte, je ne suis plus en face du beau, mais de l'utile.

La crainte aussi bien que le désir peut être un obstacle à l'impression du beau. « L'artiste n'aperçoit que le beau... sur un vaisseau battu par la tempête; tandis que les passagers tremblent à la vue des flots menaçants et au bruit de la foudre qui gronde sur leur tête, l'artiste demeure absorbé dans la contemplation du sublime spectacle. J. Vernet se fait attacher à un mât pour contempler plus longtemps l'orage dans sa beauté majestueuse et terrible. Dès qu'il connaît la peur, dès qu'il partage l'émotion commune, l'artiste s'évanouit, il ne reste plus que l'homme<sup>(2)</sup>. » La seule pensée du péril d'autrui et

(1) Voir ci-dessus, liv. II, chap. III.

(2) V. Cousin, *du Vrai, du Beau et du Bien*, p. 144-145.

des dommages matériels suffit pour empêcher de goûter pleinement l'immense et sauvage beauté de l'océan à l'heure de la tempête.

*L'intuition*, c'est-à-dire la vue intellectuelle, immédiate et désintéressée, *distingue spécifiquement la jouissance esthétique* de toute autre jouissance.

Elle la sépare profondément de toute jouissance sensuelle ou voluptueuse, car celle-ci, loin d'être intuitive, n'est pas même intellectuelle; de toute jouissance de l'amour-propre, car pareille jouissance est essentiellement intéressée. « Rien ne ressemble moins au plaisir esthétique que celui du propriétaire faisant le tour de son domaine, ou d'un affamé s'asseyant à une table bien servie, ou du libertin pour qui tout ce qui lui plaît est une proie<sup>(1)</sup>. » Lorsqu'on cherche pâture à la sensualité dans la poésie, la musique, la peinture, etc., on sort des régions de l'esthétique.

La joie intuitive ne saurait être assimilée ni à la joie de l'étude qui suppose toujours la réflexion et le travail; ni à la joie de la curiosité satisfaite ou de la distraction trouvée, car ces dernières joies cessent d'exister sitôt qu'elles sont désintéressées.

Enfin ce caractère intuitif de la jouissance esthétique empêchera toujours de l'identifier à la jouissance d'aimer. La beauté, au moment même où elle est le plus vivement sentie, n'altère en rien la pureté du regard, elle l'éclaire, elle l'illumine plutôt, et l'intelligence se complait dans l'intuition qu'elle en a. L'amour, au contraire, tend à aveugler. Celui qui

(1) V. Cherbuliez, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juillet 1891.

aime est souvent seul à admirer son objet, et alors il l'aime non parce qu'il l'admire, mais il l'admire parce qu'il l'aime. Le plus généreux des amours, l'amour d'amitié, n'est pas sans intérêt, il compte au moins sur un retour d'amitié; le plus souvent l'amour est jaloux et ombrageux. Rien de semblable dans le sentiment du beau; il est si désintéressé de tout calcul égoïste, qu'il se réjouit du culte rendu par d'autres à son objet, il y trouve une approbation qui lui est chère, il convoquerait volontiers l'univers pour lui faire partager son admiration. Enfin, tandis que le sentiment esthétique s'arrête à la contemplation, l'amour tend à passer outre, dût la beauté en être atteinte et déflorée.

On objectera peut-être que l'amour du vrai et du bien est intuitif et désintéressé. Soit, mais alors cet amour se confond avec le culte du beau intellectuel et moral.

L'extase, dira-t-on encore, comment la distinguez-vous de la jouissance esthétique? Je ne l'en sépare point; au sens propre, l'extase ne diffère du ravissement esthétique que par le degré; si l'âme dans l'extase perd conscience d'elle-même, c'est que le beau qu'elle contemple la transporte hors d'elle-même.

C'est donc une vérité, un fait établi, l'impression du beau, la perception de l'ordre en sa splendeur, est une jouissance intuitive, purement intuitive, et, comme elle est la seule, l'émotion esthétique, on peut le dire, s'identifie avec la jouissance intuitive.

Cette jouissance est un divin appas jeté par Dieu sur la terre pour nous faire lever les yeux et attirer

notre cœur à lui. Elle est un avant-goût des ravissements que nous réserve la beauté absolue. Le bonheur du ciel — nous dit saint Thomas d'Aquin — c'est la *vision intuitive* de Dieu. C'est donc la jouissance esthétique à son comble.

